



A la recherche des œuvres perdues

Dans un essai passionnant, Judith Schlanger part sur les traces des écrits oubliés, détruits, disparus, négligés

Lors d'une visite officielle qu'il rendit à Nehru, André Malraux lui fit remarquer qu'en face des *Vies parallèles* de Plutarque, « il serait bien intéressant d'écrire une histoire de ce que l'humanité a perdu, quand ce qu'elle a perdu a laissé sa trace » (*Antimémoires*, 1967). Ce à quoi le Pandit répondit : « Vous commenceriez par l'histoire des dieux ».

De ce qu'on prenait jusqu'alors pour une simple boutade, Judith Schlanger tire une véritable théorie. Cette spécialiste de l'*invention intellectuelle* est l'une des rares à s'aventurer en terrain parfaitement inconnu. Longtemps, en effet, les historiens de la littérature se sont représenté le passé

comme une succession de chefs-d'œuvre. Le geste accompli par Schlanger se révèle décisif : rappeler quel histoire des lettres se compose pour l'essentiel d'œuvres oubliées, détruites, disparues, négligées ou altérées. Autrement dit que la vraie question n'est pas

Présence des œuvres perdues de Judith Schlanger

[Hermann] « Savoir Lettres » 242 p. 29 €

de justifier la valeur de ce que la postérité a retenu, mais de s'interroger sur ce qu'elle ignore. Pour quelles raisons d'innombrables textes ont-ils disparu de notre attention ? Et quel moyen avons-nous d'évaluer la perte subie ?

Une telle perspective implique d'oublier quelques-unes de nos certitudes. Ainsi, sept seulement des 123 ou 126 pièces de Sophocle nous sont parvenues, « grâce à un unique manuscrit envoyé de Constantinople en Italie au milieu du XV^e siècle, juste avant la conquête turque de 1453 ». Les autres ont rejoint le vaste domaine de la « *deperdition* ». Par quelles voies ? Essentiellement par destruction, volontaire ou involontaire. Toutefois la perte survient aussi par excès, et pas seulement par soustraction : ainsi des faux dont jouèrent, à la fin du XVIII^e siècle britannique, de célèbres faussaires prétendant avoir découvert des œuvres poétiques anciennes, trésors insoupçonnés d'une culture nationale qu'ils inventaient de toutes pièces. Autre cas de perte, plus subtil encore : jusqu'au XVIII^e siècle, on s'interrogea sur l'existence d'un ouvrage sacrilège qui attaquait les « *trois imposteurs* » Moïse, Jésus et Mahomet, intitulé *De Tribus Impostoribus* (*Les Trois Impos-*

teurs) sans pouvoir mettre la main dessus, on spécula tant sur son existence que l'ouvrage finit par jouer d'une « *remarquable présence historique* ».

Toutefois il apporte le plus intéressant de l'essai de Judith Schlanger : tient à ce qu'elle nomme « *disparition par indifférence* ». Car notre rapport à la littérature est tout entier modelé par l'« *insouciant pouvoir de [notre] curiosité* ». Certes, une telle indifférence nous protège : faute d'œillères, le passé des lettres et son actualité nous submergeraient. Pourtant, elle rend aussi la grande majorité de ce qui se produit doublement absent de nos bibliothèques mais surtout de nos esprits – plus précisément de notre attention.

Mémoire capricieuse

Contre l'histoire littéraire réduite à une chronologie, Judith Schlanger s'attache à la « *mémoire des œuvres* » – titre d'un précédent essai publié en 1992 et réédité chez Verdier avec une préface de Christophe Pradeau. Subjective et capricieuse, cette mémoire se cache à elle-même ce que ses choix ont d'arbitraire, tant il est vrai que « *nous habitons le monde des œuvres d'une façon qui ne souffre pas d'être partielle, mutilée, incertaine – mais seulement, à l'occasion, d'apprendre sur le vif que quelque chose de plus risqué de nous être ôté* ».

On mesure alors l'importance que revêt un tel sentiment de perte, lorsque, aiguillonné par la redécouverte de documents que l'on croyait perdus ou par le coup de projecteur porté sur un auteur oublié, nous arrachons quelques parcelles à l'immense continent des œuvres perdues. Ainsi de *La Passion de Jeanne d'Arc*, film réalisé en 1927 par le cinéaste danois

Carl Dreyer, et dont le négatif avait disparu à deux reprises dans des incendies. En 1981, une copie intacte du film fut découverte à Oslo, « dans le placard d'un gardien d'un hôpital psychiatrique » : c'est le

visage de l'actrice Renée Falconetti qui nous était rendu, miraculeusement préservé par un homme devenu gardien de notre mémoire des œuvres. ■

Jean-Louis Jeannelle